

# DE LA POSSIBILITÉ DE VOIR UNE FEMME ACCÉDER DE NOUVEAU À LA DIGNITÉ IMPÉRIALE DANS LE JAPON DU XXI<sup>e</sup> SIÈCLE

## Des précédents historiques aux perspectives de la princesse impériale Toshinomiya

**LE BOIS Jérôme**

Tokyo University of Foreign Studies

jerome.lebois@tufs.ac.jp

ふらんぼー(Flambeau) vol.45 2019, p.107-127.

原稿受理 2020-01-03 ; 最終版 2020-02-17

### Résumé

L'objectif de notre étude sera de nous interroger sur la possibilité de voir une femme accéder à la dignité impériale dans le Japon du XXI<sup>e</sup> siècle. Après une présentation détaillée des circonstances ayant conduit à l'avènement des premières impératrices de l'histoire japonaise, nous verrons comment l'image et le rôle de la femme souveraine se transforment considérablement au cours des siècles suivants, en insistant tout particulièrement sur la figure des deux dernières impératrices nommées au cours de la période d'Edo. Nous clôturerons notre travail en revenant sur la législation et la situation actuelles.

### Keywords

Japan History, Imperial Household, Gender Studies.

© ふらんぼー Flambeau 45 (2019) pp.107–127.

183-8534 東京都府中市朝日町3-11-1 東京外国語大学フランス語研究室

183-8534 French Section, Tokyo University of Foreign Studies, 3-11-1 Asahi-cho Fuchu City,  
Tokyo



本稿の著作権は著者が保持し、クリエイティブ・コモンズ表示4.0国際ライセンス(CC-BY)下に提供します。

<https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/deed.ja>

## Introduction

La cessation de la dignité impériale du souverain Tsugunomiya Akihito (継宮明仁) (1933-) qui survint le 30 avril 2019 marqua non seulement la fin de l'ère Heisei (1989-2019), mais pourrait également relancer les controverses sur la possibilité de voir une femme accéder de nouveau à la dignité impériale. Son fils et successeur, le prince héritier Hironomiya Naruhito *kōtaishi* (浩宮德仁皇太子) (1960-) qui devint officiellement le 126<sup>e</sup> empereur du Japon le 1<sup>er</sup> mai 2019 possède en effet la particularité de ne pas avoir d'héritier mâle, bousculant ainsi le principe de primogéniture masculine établi par les constitutions successives.

Si la notion de femme souveraine semblait avoir disparu des mentalités ces dernières décennies, la situation actuelle repose la question de savoir ce qui pourrait empêcher une femme d'accéder un jour à la dignité impériale, et nous donne ainsi l'occasion de nous pencher sur les antécédents historiques ayant pu conduire à une telle situation : Parmi les nombreuses spécificités que présente l'histoire dynastique du Japon, il convient en effet de rappeler que pas moins de huit femmes occupèrent la fonction de souveraine régnante, six d'entre elles ayant d'ailleurs de façon assez étonnante accédé à la dignité impériale au cours des VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles.

L'objectif de notre travail sera de refaire le point, à la lumière des précédents historiques et de l'actuelle réglementation, sur la possibilité de voir de nouveau une femme accéder à la dignité impériale au Japon.

### I. Les antécédents de la « femme souveraine » dans l'histoire du Japon Ancien

La période ancienne japonaise présente la singularité d'avoir vu six femmes assumer la dignité impériale entre le VI<sup>e</sup> et le VIII<sup>e</sup> siècles, sur un total de huit impératrices régnantes que compte l'histoire officielle : Suiko (*tennō*) (推古天皇) (554-628) qui régna de 592 à 628, Kōgyoku (*tennō*) (皇極天皇) (594-661) qui régna de 642 à 645 puis une seconde fois de 655 à 661<sup>1</sup>, Jitō (*tennō*) (持統天皇) (645-703) qui régna de 686 à 697, Genmei (*tennō*) (元明天皇) (661-722) qui régna de 708 à 714, Genshō (*tennō*) (元正天皇) (680-748) qui régna de 715 à 723, et enfin Kōken (*tennō*) (孝謙天皇) (718-770) qui régna de 749 à 758 puis de 765 à 769<sup>2</sup>. Si ces huit règnes féminins – deux de ces impératrices ayant en effet été amenées à accéder une seconde fois au rang de souverain – font figure d'exception dans l'histoire et l'historiographie japonaises, il convient cependant d'atténuer quelque peu ce propos dans la mesure où l'existence de femmes souveraines au Japon ne se limite pas à cette période : Deux nouvelles impératrices régnantes assumèrent en effet la dignité impériale au cours de la période d'Edo (1600-1868), l'impératrice Meishō (*tennō*) (明正天

---

<sup>1</sup> Sous le nom posthume de Saimei (*tennō*) (斉明天皇).

<sup>2</sup> Sous le nom posthume de Shōtoku (*tennō*) (称徳天皇).

皇) (1623-1696) qui régna de 1629 à 1643, et l'impératrice Gosakuramachi (*tennō*) (後桜町天皇) (1740-1813) qui régna de 1762 à 1770.

La particularité des règnes de ces différentes souveraines la plus enracinée dans les esprits des historiens est sans aucun doute leur caractère transitoire : L'absence systématique d'héritier mâle susceptible de succéder au précédent empereur – qui apparaît clairement dans chacun des cas que nous avons pu étudier – ne manque pas de conforter cette théorie. Le moment semble venu de faire le point sur cette question. Commençons tout d'abord par considérer le fait que ce phénomène n'est pas limité au seul cas des femmes, bon nombre d'héritiers mâles ayant en effet accédé au rang de *tennō* dans des circonstances assez similaires, dans le but évident de permettre la continuité de la lignée impériale, mais sans qu'un quelconque caractère transitoire ne soit ensuite mis en avant pour décrire leurs règnes ou leurs avènements.

Il semble tout d'abord essentiel de considérer le fait que, si l'aspect transitoire des règnes des cinq souveraines Suiko, Jitō, Genmei, Genshō et Kōken apparaît clairement au regard des circonstances ayant conduit à leurs avènements respectifs<sup>3</sup>, seules trois d'entre elles (Jitō, Genshō et Kōken) abdiquèrent en faveur du prétendant mâle qui avait été désigné pour prendre leur suite lorsque celui-ci serait en âge d'accéder au rang de souverain, les autres (*ie.* Suiko et Genmei) ayant continué d'assumer la dignité impériale bien au-delà de cette échéance, ce qui renverse définitivement la théorie faisant d'elles, eut égard aux circonstances les ayant portées sur le trône, des souveraines de transition. Concernant les autres, si Jitō abdiqua certes en faveur de son petit-fils Monmu, elle inaugura du même coup la fonction de souverain retiré *dajō tennō* et continua de s'occuper des affaires politiques bien après son abdication, un modèle d'ailleurs repris quelques décennies plus tard par Kōken qui procéda de la même façon et alla, de surcroît, jusqu'à déposer l'empereur Junnin pour accéder une seconde fois à la dignité impériale : Quand bien même la participation active de souveraines alors retirées aux affaires du gouvernement ne pourrait correspondre à un véritable système de régence/chancellerie (*ie. sesshō-kanpaku-sei*) ni de gouvernement des empereurs retirés (*ie. insei*) tel qu'ils apparaîtront par la suite, comment pourrait-on malgré tout parler de souveraines de transition ? Le fait que certains empereurs ayant succédé à des souveraines dites « de transition » aient d'ailleurs fini dépossédés de tout pouvoir réel, comme ce fut par exemple le cas – dans des circonstances toutefois très différentes – pour les souverains Kōtoku ou Junnin, leur fait revêtir un aspect visiblement plus transitoire que le seul fait d'induire cette caractéristique en ne se basant que sur les circonstances les ayant amené à assumer la dignité impériale.

---

<sup>3</sup> Takinami Sadako insiste d'ailleurs particulièrement sur ce point dans les passages de son ouvrage consacrés aux différents avènements de ces impératrices, et se fait ainsi une fervente partisane de cette théorie de la transition (Takinami Sadako, *Josei tennō, Les femmes impératrices*, Tōkyō, Shūeisha Shinsho, 2004, p. 203-207), à la différence d'Araki Toshio qui réfute ce fait dès les premières lignes de son introduction, se basant quant à lui sur l'idée que ce débat est hors-propos dans la mesure où il s'apparente davantage à une discussion sur la différence de sexes des souverains évoqués (Araki Toshio, *Nihon no josei tennō, Les femmes impératrices du Japon*, Tōkyō, Shufu to Seikatsu-sha, 2003, p. 16-18).

Si la principale fonction des impératrices, au moment de leur accession au pouvoir tout du moins, était donc de permettre l'établissement d'un successeur mâle dans le but de perpétuer la lignée impériale, et si cet argument fut pour chacune d'elles l'une des principales raisons ayant permis la justification de leur(s) avènement(s), leur véritable rôle fut en définitive très loin de se limiter à ce simple constat comme le prouve le contenu de leurs règnes respectifs, qui furent ponctués par une série de mesures établissant de nombreux précédents et eurent un impact considérable sur l'histoire générale de la période : L'établissement progressif d'un nouveau système de gouvernement et de succession impériale *tennō-sei*, le renforcement de la cohésion et de la Maison impériale qui assoie définitivement sa légitimité et son droit sacré de présider à la destinée du pays, la mise en place définitive des Codes<sup>4</sup> qui marque la dernière étape de la transformation du pays en un véritable État se voulant centralisé, l'adoption définitive et la diffusion d'une nouvelle religion résolument contrôlée par l'État en question, sans compter enfin toutes les mesures complémentaires telles que la fondation d'une première capitale fixe sur le modèle chinois ou encore la rédaction des premières sources historiques, qui viennent tant compléter qu'affirmer les processus décrits ci-dessus. Si tous ces éléments ne furent bien sûr par le seul fait des impératrices de la période, elles n'en contribuèrent pas moins considérablement à leur mise en place qui s'effectua rappelons-le dans un intervalle au cours duquel les souverain(e)s étaient le plus souvent des femmes. D'un point de vue strictement politique donc, leur caractère de souverain (*ie.* d'autorité suprême de l'État) diffère au final assez peu de celui des empereurs mâles, et le rôle qu'elles furent amenées à jouer dans le maintien de l'intégrité de l'État en question en dépit des différentes crises qui se succédèrent au cours de cette période ne saurait en aucun cas être négligé.

Ces impératrices permirent enfin une modification en profondeur du système de succession impériale, avec d'une part l'établissement par Jitō d'un pouvoir impérial multipolaire basé sur la complémentarité des trois fonctions d'empereur régnant, de souverain retiré et de prince héritier, qui constitua la première étape de la fondation du système impérial *tennō-sei* qui devait par la suite constituer la pierre d'angle de l'État impérial japonais. De l'autre, la mise en place par Genmei des bases d'un processus de succession impériale privilégiant la lignée masculine par filiation directe, qui permit au système de succession impériale d'être définitivement réglé dès l'avènement de la période suivante de Heian : la nomination d'un prince héritier *kōtaishi* intervient de façon quasi-simultanée à l'avènement du souverain, et il ne sera dès lors plus nécessaire d'intercaler des souverains dits de transition afin de faciliter ce processus.

---

<sup>4</sup> Ensemble du corps des réglementations qui devaient former la base de l'État régi par les Codes ou *Ritsuryō-seido* (律令制度). « L'adoption et la naturalisation progressive des institutions chinoises se firent, ou ont été présentées par le *Nihon Shoki*, seule source pour l'histoire du VII<sup>e</sup> siècle, en trois grandes étapes. La première, au début du VII<sup>e</sup> siècle, est dominée par la figure du prince Shōtoku (574-622) ; la deuxième, au milieu du siècle, porte le nom de Grande Réforme et voit les premières mesures concrètes dans les domaines administratif et fiscal ; durant la troisième, à la fin du siècle, la rédaction définitive des Codes se poursuit. » Francine Hérail, *Histoire du Japon des origines à Meiji*, Paris, POF, 1986, p. 58.

Ce rôle particulier assumé jusque là par les différentes impératrices régnantes se trouva dès lors amené lui aussi à disparaître, de concert d'ailleurs avec celui assez important que les femmes en général ont alors pu directement jouer dans les affaires de l'État. Mais n'oublions pas que si ces souveraines tinrent une place essentielle dans la préservation de la continuité de la lignée impériale au cours de cette période, leur fonction fut loin de se limiter à ce simple constat.

Cette particularité japonaise d'avoir permis à un nombre si important de femmes d'accéder au rang de souverain dans une période aussi courte apparaît comme des plus surprenantes pour quiconque sait ou soupçonne qu'à l'époque Ancienne dont nous parlons, le Japon se mit au diapason continental et reçut au moins dans sa partie centrale l'influence d'un modèle chinois qui – bien que très idéalisé – réfute totalement l'idée de la femme régnante seule<sup>5</sup>. Cette tradition de la femme régnante semble d'ailleurs bien plus ancienne au Japon, comme en témoignent deux personnages dont l'existence historique n'est pas attestée, mais qui occupent cependant une place importante dans l'histoire de ce pays.

Le premier de ces personnages entre mythe et figure historique n'est autre que la reine Himiko (卑弥呼) (circa 239) qui aurait, si l'on en croit l'unique source historique attestant de son existence qu'est la *Notice sur les Wa* ou *Woren-zhuan* (jap. *Wajin-den*)<sup>6</sup> (倭人伝), unifié l'antique pays du Yamatai(-koku) (邪馬台国) et entretenu des relations diplomatiques avec le royaume chinois de Wei<sup>7</sup> au cours de la première moitié du III<sup>e</sup> siècle de notre ère. Voici de quelle façon la source nous le présente<sup>8</sup> :

---

<sup>5</sup> L'impératrice chinoise jouait en réalité un rôle important tant sur le plan politique que rituel, et le couple impérial se caractérisait par sa complémentarité.

<sup>6</sup> Cette notice figure dans la partie intitulée *Relation sur les barbares de l'Est* ou *Dong.yi-zhuan* (jap. *Tō.i-den*) (東夷伝) de la *Monographie relative au Wei* ou *Weizhi* (jap. *Gishi*) (魏志), qui apparaît à son tour dans l'*Histoire des Trois Royaumes* ou *Sanguozhi* (jap. *Sangokushi*) (三国志) datant de la seconde moitié du III<sup>e</sup> siècle. Ishihara Michihiro, *Gishi Wajinden*, in. *Chūgoku seishi Nihon-den* (Notices sur le Japon figurant dans les Histoires officielles chinoises), Tōkyō, Iwanami Bunkō, 1951.

<sup>7</sup> « Succédant aux Han comme grande puissance du Nord-Est, les Cao-Wei étaient entrés aussi en relation avec les principautés japonaises. Déjà, sous les Han, de nombreuses chefferies de Woren – les « hommes nains », suivant l'expression chinoise – avaient pris coutume d'envoyer des tributs aux Han. Ces chefferies étaient situées très probablement dans le nord de Kyūshū où les fouilles ont livré de nombreux vestiges d'époque Han : miroirs de bronze, objets en fer, monnaies de l'époque de Wang Mang. Un sceau d'investiture donné par un empereur des Han à un « roi des Wo » (Wonuwang) a même été retrouvé dans cette région en 1784. Tenue longtemps pour un faux, cette pièce a été reconnue authentique depuis la découverte en 1956 d'un sceau analogue provenant d'un ancien royaume de Dian au Yunnan oriental. Au III<sup>e</sup> siècle, les relations entre les Cao-Wei en lutte contre le royaume de Wu et les principautés japonaises semblent s'être resserrées. Quatre ambassades japonaises à Wei et deux ambassades de Wei au Japon sont mentionnées entre 238 et 247, et l'archéologie témoigne de cette continuité des échanges par le nombre des soieries, des objets en or et des miroirs chinois d'époque Wei qui ont été retrouvés au Japon. On notera que le *Sanguozhi* (Histoire des Trois Royaumes) rédigé par le Sseutch'ouanais Chen Shou (233-297) est le premier document qui décrive la route qui relie les côtes sud-est de la Corée à l'archipel japonais par les îles Tsushima et Ki. » Jacques Gernet, *Le monde chinois I : De l'âge de bronze au Moyen Âge*, Paris, Armand Colin, 1972, p. 253-254. Notons en outre que le texte original fait notamment référence aux deux ambassades de 238, ainsi qu'aux ambassades de 240, 243, 245, 247 : *Gishi Wajinden*, *op.cit.*, p. 112-116.

<sup>8</sup> *Gishi Wajinden*, *ibid.*, p. 112.

其國本亦以男子為王住七八十年倭國乱相攻伐歷年乃共立一女子為王名曰卑彌呼事鬼道

能惑衆年已長丈無夫婿有男弟佐治國自為王以來少有見者以婢千人自侍唯有男子一人給飲食

傳辭出入居處宮室樓觀城柵嚴設常有人持兵守衛。

Ce pays qui reconnaissait autrefois un souverain mâle, subsista pendant soixante-dix ou quatre-vingt années. Les provinces des Wa connurent finalement une période de guerre civile, au cours de laquelle les offensives se succédèrent les unes aux autres, jusqu'à ce qu'ils se choisissent une souveraine femme. Son nom était Himiko. Elle pratiquait la voie des esprits et abusait son peuple par des illusions. Malgré le fait qu'elle était d'un âge avancé, elle restait malgré tout célibataire. Elle avait un jeune frère, qui la soutenait dans les affaires du gouvernement. Après son accession au rang de souveraine, peu de personnes l'aperçurent. Mille femmes étaient à son service, pour un seul homme, qui lui servai(en)t à boire et à manger et lui servai(en)t de messenger. Elle résidait dans un palais entouré de tours et de barricades, et ses gardes armés étaient dans un état de vigilance constante.

Si la dénomination exacte des vingt-trois pays ou provinces composant la confédération du Yamatai sur laquelle régnait Himiko est bel et bien mentionnée dans la source, de nombreuses incertitudes demeurent quant à sa localisation exacte : S'agit-il de l'ancêtre de la province historique du Yamato qui se serait donc trouvée dans les régions centrales du Kinai (機内), comme pourraient l'attester la présence dans cette zone des plus anciens tertres funéraires *kofun* (古墳) qui caractérisent par ailleurs cette période de l'histoire japonaise<sup>9</sup> ; ou bien se pourrait-il que le pays en question se soit situé sur l'île de Kyūshū comme semblaient vouloir le dire les compilateurs de la *Notice*<sup>10</sup> et le confirme d'ailleurs un grand nombre de découvertes archéologiques récentes ? Rien ne semble nous permettre de trancher entre ces deux hypothèses, malgré le fait que, comme le souligne Francine Hérail<sup>11</sup>, « de la seconde moitié du III<sup>e</sup> siècle jusqu'à la fin du IV<sup>e</sup> siècle, on n'a plus aucun témoignage sur ce qui se passe dans l'archipel. Quand de nouveau on dispose d'inscriptions ou de textes, la place centrale est tenue par l'État du Yamato. » Si l'identité de la fameuse reine pose elle aussi problème<sup>12</sup>, dans la mesure où elle ne se trouve aucunement mentionnée dans les

---

<sup>9</sup> La période des Kofun (古墳時代) qui s'étend de la seconde moitié du III<sup>e</sup> à la fin du VI<sup>e</sup> ou du VII<sup>e</sup> siècle se caractérise notamment par la construction de grands tertres funéraires ayant servi à honorer l'esprit des chefs locaux. Elle a souvent été considérée comme la période correspondant à la formation véritable d'un État japonais.

<sup>10</sup> « Les indications de la source chinoise sont contradictoires : si on tient compte des directions données dans la description géographique, le Yamatai se trouverait à Kyūshū ; si on tient compte des distances, il serait plutôt dans le bassin du Yamato. » Francine Hérail, *op.cit.*, p. 38.

<sup>11</sup> Francine Hérail, *ibid.*, p. 38.

<sup>12</sup> Plusieurs hypothèses sont avancées, parmi lesquelles les plus acceptables seraient celle de Motoori Norinaga (本居宣長) (1730-1801) qui la présente comme un chef local de Kyūshū ou encore celle plus moderne l'identifiant à Yamato totobimomoso hime no mikoto (倭迹迹日百襲姫命) (?-?), grand-tante du

sources japonaises<sup>13</sup>, cette *Notice sur les Wa* n'en reste pas moins le premier document à valeur historique évoquant le Japon qui propose en outre un certain nombre de renseignements d'ordre politique et social qui sont pour nous d'une valeur inestimable, comme en témoigne notamment l'extrait suivant<sup>14</sup> :

其會同坐起父子男女無別人性嗜酒魏略曰其俗不知歲四節但計春耕秋收為年（糸へんに  
巳）見大人所敬但搏手以當跪拜其人壽考或百年或八九十年其俗國大人皆四五婦下戸或二三  
婦婦人不淫不妬忌不盜竊少諍訟其犯法輕者没其妻子重者没其門戸及宗族尊卑各有差序足。

Il n'y avait dans les réunions aucune distinction entre les pères et les enfants, ni les hommes et les femmes. Les habitants appréciaient l'alcool. L'hommage rendu aux grands hommes (taijin, *qui formaient semble-t-il la classe dominante*) ne se faisait qu'en s'agenouillant et en frappant des mains. Ces hommes bénéficiaient d'une remarquable longévité, et pouvaient vivre centenaires, nonagénaires ou octogénaires. La coutume voulait alors que chaque grand homme prenne quatre ou cinq épouses, et que les inférieurs (geko, *qui constituaient la classe dominée*) en prennent deux ou trois. Les épouses ne se dévergondaient en aucun cas, n'étaient absolument pas jalouses, ne volaient pas, et les plaintes étaient peu nombreuses. Ceux qui contrevenaient à cette loi se voyaient confisquer leurs épouses et leurs enfants si le crime était mineur, et étaient exclus de leurs familles si le crime était important. Une distinction s'opérait en fonction du rang des individus, et ainsi s'opérait la soumission des vassaux.

Bien qu'il ne s'agisse en réalité d'informations rapportées dont les détails ne sont vraisemblablement pas tous exacts, nous pouvons malgré tout nous permettre de poser ici ce qui sera le premier jalon de notre réflexion.

Le second personnage que nous souhaitons évoquer dans cette première partie est l'impératrice Jingū (*kōgō*) (神功皇后) (?-?), qui aurait été l'épouse du quatorzième souverain Chūai (中哀天皇) (?-?) et la mère du quinzième Ōjin (応神天皇) (?-?) et qui, bien que n'ayant pas officiellement accédé à la dignité impériale, occupa malgré tout la régence pendant de longues années<sup>15</sup>. Elle fut par ailleurs intégrée à

---

dixième souverain Sujin (崇神天皇) (?-?), qui apparaît notamment dans le *Nihon Shoki* (Annales de l'histoire du Japon), Tōkyō, Iwanami Shoten, 1965-1966 : Sujin 7-2-15, Sujin 10-9-27.

<sup>13</sup> Elle apparaîtrait toutefois dans une source coréenne, le *Samguk Sagi* (Annales historiques des trois royaumes), Tōkyō, Rikkō shuppan, 1980-1981, mais la date de 173 qui s'y trouve mentionnée ne fait que compliquer les choses dans la mesure où l'écart très étendu qui existe entre la compilation de la dite source et le fait en lui-même remet forcément sa fiabilité historique en question. C'est vraisemblablement la raison pour laquelle la plupart des historiens choisissent de faire fi de cette incohérence et de se baser plutôt sur la source chinoise. *Samguk Sagi*, *ibid.*, p. 41.

<sup>14</sup> *Gishi Wajinden*, *op.cit.*, p. 110-111.

<sup>15</sup> Pas moins de soixante-neuf ans si l'on en croit le *Nihon Shoki*, *op.cit.*, Jingū 69-4-17 「六十九年夏四月辛酉朔丁丑、皇太后崩於稚櫻宮。時年一百歳」 « *Au cours de l'été de la soixante-neuvième année de sa régence* (soit l'année 269 ?), [le dix-septième jour] du quatrième mois, l'impératrice douairière s'éleva divinement (ie. décéda) dans son palais de Wakasakura. Elle était alors âgée de cent ans. » Notons au

la liste officielle des souverains jusqu'à la période de Meiji<sup>16</sup>. Si l'on en croit les informations qui nous furent transmises par le *Kojiki*<sup>17</sup> (古事記) et le *Nihon Shoki* (日本書紀), l'impératrice prit le pouvoir après que son époux, ayant refusé d'écouter son conseil qui émanait des divinités l'ayant alors possédée, fit le mauvais choix de s'attaquer aux barbares insoumis de Kyūshū et non pas aux royaumes coréens qui connaissaient alors un essor sans précédent et étaient connus sur l'archipel sous l'appellation de « pays des trésors »<sup>18</sup> :

氣長足姬尊、稚日本根子彦太日日天皇之曾孫、氣長宿禰王之女也。母曰葛城高瀨媛。足仲彥天皇二年、立爲皇后。幼而聰明叡智。貌容壯麗。父王異焉。九年春二月、足仲彥天皇崩於筑紫橿日宮。時皇后傷天皇不從神教而早崩、以爲、知所崇之神、欲求財寶國。是以、命群臣及百寮、以解罪改過、更造齋宮於小山田邑。三月壬申朔、皇后選吉日、入齋宮、親爲神主。

Okinagatarashi hime [Jingū] était l'arrière-petite-fille du (*neuvième*) souverain Wakayamato Nekohiko Ohohihi [Kaika] et la fille du prince Okinaga no *sukune*. Le nom de sa mère était Katsuraki no Nakanuka hime. Elle fut élevée au rang d'impératrice au cours de la seconde année du règne du souverain Tarashinakatsuhiko [Chūai]. Elle était malgré son jeune âge d'une remarquable intelligence et rusée, et d'une si grande beauté que son père le prince s'en étonnait. Au cours du printemps de la neuvième année de son règne, le second mois, le souverain [Chūai] [décéda] dans son palais de Kashihi en Tsukushi. L'impératrice fut alors peinée de voir le souverain disparaître si tôt parce qu'il n'avait pas suivi les instructions divines. Elle décida donc d'identifier la divinité responsable de cette sanction, et de s'approprier le Pays des trésors (ie. *les royaumes coréens*). Elle ordonna donc aux ministres et aux fonctionnaires d'effectuer des rites de purification afin de se laver de leurs fautes, et fit construire un palais de purification dans le village de Woyamada. [Le premier jour] du troisième mois, ayant choisi un jour faste, l'impératrice entra dans le palais et assumait elle-même le rôle de la prêtresse.

Cette dernière remarque est assez intéressante puisqu'elle contribue à renforcer le rôle rituel et sacré de Jingū, déjà apparu précédemment lorsque celle-ci se fit l'oracle des divinités, et qui ne manque d'ailleurs pas de la rapprocher du personnage de Himiko. Bien qu'enceinte, l'impératrice prit sur elle de se mettre en campagne et aurait donc soumis à terme les trois royaumes coréens de Silla (jap. Shiragi) (新羅), Koguryō (jap. Kōkuri) (高句麗) et Paekche (jap. Kudara) (百濟), sans que cette information ne figure toutefois dans les sources coréennes et chinoises<sup>19</sup> :

---

passage que l'expression consacrée utilisée dans la source pour désigner le décès des souverains s'applique également pour les impératrices. Nous prendrons la liberté de la traduire directement par la suite.

<sup>16</sup> Au cours de laquelle elle en fut retirée après un examen minutieux des sources à disposition. Elle devint par ailleurs en 1883 la première femme à voir son portrait figurer sur un billet de banque japonais.

<sup>17</sup> *Kojiki*, Tōkyō, Iwanami Shoten, 1963.

<sup>18</sup> *Nihon Shoki*, *ibid.*, Jingū av.intr.

<sup>19</sup> *Nihon Shoki*, *ibid.*, Jingū av.intr. Notons toutefois que, du point de vue de l'histoire coréenne, c'est le processus inverse qui fut engagé : « *In the process of mapping out their own strategies for the unification of*



於是、高麗・百濟二國王、聞新羅收圖籍、降於日本國、密令伺其軍勢。則知不可勝、  
自來于營外、叩頭而款曰、從今以後、永稱西蕃、不絕朝貢。故因以、定内官家屯倉。是所  
謂之三韓也。皇后從新羅還之。

C'est alors que, ayant entendu que Silla avait remis ses cartes et ses registres et fait soumission au Japon, les souverains des deux royaumes de Koguryō et Paekche ordonnèrent d'estimer secrètement la puissance militaire (*de l'impératrice*). Réalisant qu'ils ne pourraient remporter la victoire, ils sortirent de leurs campements et se prosternèrent face contre terre en déclarant : « Désormais, nos domaines constitueront pour toujours votre frontière occidentale, et nous ne cesserons de payer un tribut à votre Cour. » Des gouvernements intérieurs et des domaines impériaux furent par conséquent établis, et furent nommées les trois Corées. L'impératrice s'en revint ensuite de Silla.

De retour au Japon, elle restaura l'ordre en soumettant les révoltes des fils de Chūai et assumait ensuite officiellement la régence de l'Empire<sup>20</sup> jusqu'à l'avènement de son fils le souverain Ōjin. Le fait que son intervention en Corée ait volontairement été antidatée d'un siècle par les compilateurs des sources japonaises<sup>21</sup> pourrait nous amener à considérer que ces derniers souhaitaient vraisemblablement l'identifier au personnage de Himiko, allant même jusqu'à recopier directement certains passages du *Gishi Wajinden*<sup>22</sup>. Mais les incohérences chronologiques ainsi que le fait que les deux personnages présentent de trop nombreuses différences nous poussent toutefois à remettre sérieusement cette hypothèse en doute.

Soulignons finalement que, si le caractère incertain de ces deux souveraines dont l'existence historique est très contestée ainsi que le cruel manque de fiabilité des sources les mentionnant les excluent

---

*the peninsula, the Three Kingdom took appropriate advantage of the conflict at this time in China between the Northern and Southern Dynasties and, moreover, attempted in their diplomacy to make use of the nomadic peoples of the northern regions and of the Wa (Japanese) to the south. »* Ki-baik Lee, *A New History of Korea*, trad. Edouard W. Wagner et Edward J. Shultz, London, Harvard University Press, 1984, p. 45.

<sup>20</sup> *Nihon Shoki, op.cit.*, Jingū 1-10-2 「冬十月癸亥朔甲子、群臣尊皇后曰皇太后。是年也、太歲辛巳。則爲攝政元年」*« [Le second jour] du dixième mois, au cours de l'hiver, les ministres honorèrent l'impératrice (Jingū) en lui conférant le titre d'impératrice douairière. Cette année était [la soixantième] du cycle, et marqua la première année de sa régence/de son gouvernement. »* Notons que les deux titres d'impératrice et d'impératrice douairière sont des anachronismes.

<sup>21</sup> La seconde partie de la chronique de Jingū dans le *Nihon Shoki* renferme de nombreux renseignements sur les affaires coréennes, particulièrement des citations des *Chroniques de Paekche* ou *Kudara Hongi* (百濟本紀), qui coïncident avec certains passages du *Samguk Sagi*, mais sont antidatés de cent vingt ans, c'est-à-dire de deux cycles de soixante ans. L'impératrice, si elle a bien existé, aurait vécu au IV<sup>e</sup> et non au III<sup>e</sup> siècle.

<sup>22</sup> Dans les notices consacrées aux trente-neuvième, quarantième et quarante-troisième années de la régence: *Nihon Shoki, op.cit.*, Jingū 39, Jingū 40, Jingū 43. Les annales des Jin (jap. Shin) sont également citées dans la notice consacrée à la soixante-sixième année de la régence, *Nihon Shoki, ibid.*, Jingū 66. Se référer également à la note 9-33 du *Nihon Shoki, ibid.*, vol. 1, p. 617-618.

de fait de notre étude, il convenait malgré tout de les prendre en considération pour leur valeur représentative, et en ce qui concerne l'impératrice Jingū pour son incorporation dans les histoires officielles japonaises qui furent rédigées à une époque où les impératrices régnantes sont justement des femmes, ce qui ne constitue probablement donc pas un fait innocent de la part de leurs compilateurs qui furent en mesure d'introduire à travers ce personnage l'idée que l'épouse d'un précédent souverain pouvait tout à fait prendre en main les affaires du gouvernement. Ce traitement que nous ne pourrions cependant qualifier que d'idéologique demeure toutefois extrêmement intéressant dans la mesure où il pourrait constituer une justification *a posteriori* du fait de voir une femme accéder au pouvoir suprême, et permet dans le même temps de considérer d'emblée l'image de la femme régnante comme une réalité tout à fait acceptable pour la société de l'époque.

Ne manquons pas de noter toutefois que la possibilité pour une femme d'être considérée comme souveraine a pu être appliquée plus largement que ne le font le *Kojiki* ou le *Nihon Shoki*<sup>23</sup> : En témoigne notamment la reconnaissance de la princesse Ihito (飯豊皇子) (?-?), fille du dix-septième souverain Richū (履中天皇) (?-?) qui assura la régence près d'une année entre le décès du vingt-deuxième Seinei (清寧天皇) (?-?) et l'accession de son successeur Kenzō (顯宗天皇) (?-?) à la dignité impériale<sup>24</sup>, comme vingt-quatrième souveraine dans le *Fusō Ryakki*<sup>25</sup> (扶桑略記). Ces nuances d'interprétation restent assez peu fréquentes mais nous obligent toutefois à bien distinguer les différentes traditions historiques les unes des autres en fonction notamment des contextes politique et idéologique de leur compilation.

## II. Les impératrices de la période Moderne

<sup>23</sup> Un phénomène que nous avons par ailleurs observé pour Jingū, et que l'on peut d'ailleurs retrouver dans le cas des empereurs mâles, le prince Yamato Takeru étant en effet qualifié de *tennō* dans le *Hitachi no kuni fudoki* (常陸国風土記).

<sup>24</sup> *Nihon Shoki*, op.cit., Kenzō av.intr. 5-1 「五年春正月、白髮天皇崩。是月、皇太子億計王與天皇讓位。久而不處。由是、天皇姉飯豊青皇女、於忍海角刺宮、臨朝秉政。自稱忍海飯豊青尊」 « *Au cours du printemps de la cinquième année de son règne, le premier mois, l'empereur Shiraka (Seinei) [décéda]. Durant ce mois, l'empereur (Kenzō) et (son frère aîné) le prince héritier Oke (Ninken) se cédèrent mutuellement la dignité impériale si bien que personne ne l'assuma pendant un long moment. C'est la raison pour laquelle la princesse Ihito no awo, sœur aînée de l'empereur, rassembla la Cour et prit en charge les affaires du gouvernement dans son palais d'Oshinumi no tsunosashi. Elle se fit appeler son altesse Ihito no awo du palais d'Oshinumi.* » Notons au passage que le *Kojiki* la présente comme la tante maternelle de Kenzō et Ninken (仁賢天皇) (?-?). Le terme traduit ici par « son altesse » est en réalité le suffixe honorifique *mikoto* habituellement accordé aux divinités, aux souverains et souveraines, ainsi qu'aux princes et princesses de la Maison impériale.

<sup>25</sup> *Chronique sommaire du Japon*. Ouvrage historique compilé par le moine Kōen (皇円) (?-1169) du mont Hiei, rédigé en chinois au cours de la première moitié de Heian (à partir de 1094) et largement inspiré des *Six histoires nationales*. *Fusō Ryakki*, Tōkyō, Yoshikawa Kōbunkan, 2007 「飯豊天皇、廿四代女帝」 « *Ihito no, vingt-quatrième souveraine.* »

La disparition de l'impératrice Kōken/Shōtoku marque sans aucun doute la fin d'une période singulière de deux siècles et demi au cours desquels les femmes de la Maison impériale furent amenées à assumer la charge suprême de souverain. Si la présence de souveraines femmes au moment de la rédaction des Codes garantit alors vraisemblablement aux femmes une certaine place dans la société de cette époque, et si les mentalités autochtones leur attribuant un rôle certain dans la transmission notamment de la légitimité et du patrimoine furent ainsi en mesure de survivre à la profonde sinisation de la société et des institutions japonaises, il n'en reste pas moins que l'on assiste ensuite à une disparition quasi-générale du pouvoir des femmes sur le plan politique.

Il faudra finalement attendre un peu plus de huit siècles et demi après le décès de Shōtoku avant que les circonstances permettent de nouveau à une femme d'accéder à la dignité impériale. Il convient toutefois – avant de nous pencher sur le cas très intéressant des deux (ultimes) impératrices de la période moderne – de prendre le temps d'évoquer la tentative suivante de porter une femme sur le trône, qui survint quelque temps seulement avant la fin de la période de Heian et dont le détail des événements est rapporté dans le *Miroir de maintenant*<sup>26</sup> ou *Ima-kagami* (今鏡). Après le décès prématuré du jeune empereur Konoe<sup>27</sup> le vingt-troisième jour du septième mois de la seconde année de l'ère Kyūjū (soit l'année 1155), sa sœur aînée utérine la princesse impériale Akiko (Shōshi)<sup>28</sup> (暲子内親王) (1137-1211) se trouva alors, suivant la volonté de son père le souverain retiré (litt. roi de la Loi) Toba hō-ō<sup>29</sup> (鳥羽法皇) qui détenait alors la réalité du pouvoir politique, être candidate à la succession à la dignité impériale. Voici de quelle façon

---

<sup>26</sup> Parfois qualifié de *Petit miroir* en référence à l'autre grande œuvre du genre qu'est le *Grand miroir* ou *Ōkagami* (大鏡) dont il est la suite directe, cet ouvrage rédigé à l'instar de son prédécesseur en prose japonaise, illustre le genre des récits historiques de la fin de Heian qui virent le jour peu après l'abandon de la poursuite des *Six histoires nationales* et aurait été compilé entre 1170 et 1180. Il regroupe cent quarante-cinq années d'histoire, allant du règne de l'empereur Go-ichijō à celui de l'empereur Takakura (高倉天皇) (1161-1181, r.1161-1181), dont les récits sont essentiellement centrés autour de la succession des empereurs (dans la partie intitulée *Suberagi* (すべらぎ)) et des fonctionnaires du clan Fujiwara (dans celle intitulée *Fujinami* (藤波)). *Ima-kagami zen.yaku, Traduction complète du Miroir de maintenant*, Tōkyō, Fukubu Shoten, 1982, 1983.

<sup>27</sup> Soixante-seizième souverain de la généalogie officielle. Fils de l'empereur Toba et de son épouse et impératrice Fujiwara no Tokushi/Nariko (藤原得子) (?-?), également connue sous le nom de Bifukumon.in (美福門院) (?-?). Âgé de seulement deux ans au moment de son accession à la dignité impériale en 1141, l'essentiel des affaires du gouvernement fut au cours de son règne gérée par son père le souverain retiré Toba.

<sup>28</sup> Également connue sous le nom de Hachijō.in (八条院), elle était la fille de l'empereur Toba et de sa seconde impératrice Fujiwara no Tokushi (Bifukumon.in).

<sup>29</sup> Soixante-quatorzième souverain de la généalogie officielle. Fils de l'empereur Horikawa (堀河天皇) (1079-1107, r.1086-1107) et petit-fils de l'empereur Shirakawa. Il s'appropriia la réalité du pouvoir politique peu de temps après son abdication, à la manière de son grand-père qui inaugura ce système du gouvernement des empereurs retirés *insei* (院政).

l'*Ima-kagami* nous rapporte l'ensemble de ces événements, de la naissance de la princesse Shōshi à l'éventuelle possibilité de la faire succéder à son cadet<sup>30</sup> :

叡子内親王女宮を生み奉り給ひつれば、珍らしきをば喜びながら、男におはしまさぬをぞ口惜しく思しめしたるに、暲子内親王又生み奉り給へるもおなじ様なれば、まめやかに口惜しく思しめしたけれど、さすがにいかがはせむにておはしますなるべし。姉の宮をば、宇治の後、御子おはしまさぬにあはせて、親の前の太政大臣など、御心とどむなどにや、かの宮に迎へ申させ給ひて、養ひ申させ給ふ。後に生まれさせ給へるは、院にみづから養ひ申させ給ふ。

Lorsque naquit la princesse impériale Toshiko (Eishi) (ie. *la première fille de l'impératrice Bifukumon.in, qui décéda semble-t-il très jeune*), le souverain (*Toba*) se réjouit de ce rare événement, mais ne put s'empêcher d'être dans le même temps déçu qu'il ne s'agisse pas d'un fils. La princesse impériale Akiko vint ensuite au monde, et de nouveau le souverain se lamenta de la naissance d'une seconde fille, mais accepta finalement l'idée que l'on n'y pouvait rien. Son impératrice (ie. *Fujiwara no Yasuko (Taishi)*) n'ayant pas eu d'enfants, et pour honorer le père de cette dernière l'ancien ministre des Affaires suprêmes (ie. *Fujiwara no Tadazane (1078-1162), qui assumait cette charge en même temps que la régence du jeune empereur Toba quelques années plus tôt*), l'aînée des deux princesses (*Toshiko*) fut confiée à [Yasuko]. Quant à la princesse (*Akiko*) qui était née ensuite, le souverain retiré (*Toba*) se chargea lui-même de son éducation.

その次の姫宮は暲子の内親王、八条の院と申すなるべし。院にやがて養ひ申させ給ひて、朝夕の御慰めなるべし。幼くて、ものなどうつくしく仰せられて、「若宮は東宮になりたり。我は東宮の姉になりたり」など仰せられければ、院は、「さる官やはある」など興じ申させ給ひけりなどぞきこえ侍りし。この宮、保延三年丁巳の年生まれさせ給ひて、保元三年六月に御髪剃させ給ふ。御齡廿一とぞきこえさせ給ひし。応保元年二月に院号きこえさせ給ひき。二条の帝の御母とて、后にも立たせ給はねども女院と申すなるべし。

La princesse suivante (*enfantée par Fujiwara no Tokushi aka Bifukumon.in*) était la princesse impériale Akiko, que l'on appelle Hachijō.in. Le souverain retiré (*Toba*) se chargea de son éducation, et elle lui apportait du réconfort matin et soir. Dans sa jeunesse, elle était d'une grande beauté, et le souverain retiré se délectait de ses réparties : Elle aurait un jour déclaré : « Le jeune prince (ie. *Konoe*) a été élevé au rang de prince impérial. Je serai donc la sœur aînée du prince impérial ! », ce à quoi le souverain répondit : « Y'a-t-il de tels fonctionnaires ?! ». Cette princesse naquit la troisième année de l'ère Hō'en (1137), et entra en religion le sixième mois de la troisième année de l'ère Hōgen (1158). Elle était alors âgée de vingt-et-un ans. Elle reçut son titre (*in*) le second mois de la première année de l'ère Ōhō (1161), fut la mère de l'empereur Nijō (1143-1165, r.1158-1165) et devint ensuite souveraine retirée (*nyo.in*) puisqu'elle avait été élevée au rang d'impératrice.

<sup>30</sup> *Ima-kagami, ibid., Suberagi II-3, Wotokoyama 1, vol.1 p. 270 pour la première citation, Ima-kagami, ibid., Suberagi II-3, Mushinone 4, vol.1 p. 298 pour la seconde citation, et Ima-kagami, ibid., Suberagi II-3, Mushinone 1, vol.1 p. 288 pour la troisième et dernière citation.*

初秋の末にも、日頃例ならぬことおはしまして、崩れさせ給ひぬれば、世の中は闇に迷へる心地しあへるなるべし。さりとてあるべき（に）あらねば、鳥羽の院には、次の帝定め申させ給ふに、まことにや侍りけむ、女院の御ことのいたはしさにや、姫宮を女帝にやあるべきなどさへはからはせ給ひ、又、仁和寺の若宮をやなど定めさせ給ひけれど、ことわりなくて一日は過ぎて、世の中思ほしめし倦みにたる御有様なるべし。

Avant la fin de la première partie de l'automne, son état s'aggrava en l'espace de quelques jours, et le souverain (*Konoe*) s'éteignit finalement. Tous les habitants de l'Empire ressentirent un trouble profond, comme s'ils s'étaient subitement trouvés plongés dans l'obscurité. Comme il était urgent de remédier à cette situation, le souverain retiré Toba songea quant à lui à nommer un nouvel empereur, mais (*son impératrice*) Bifukumon.in se faisait beaucoup de souci : Fallait-il se résoudre à élever la princesse (*Akiko/Shōshi*) au rang de souveraine, ou eut-il été plus sage de se décider pour le jeune prince du temple Ninna-ji (ie. *Motohito, fils de l'empereur retiré et de sa précédente impératrice Taikenmon.in*) ? Il se passa plus d'une journée sans qu'elle n'arrive à se décider, et [la disparition de l'empereur Konoe] sembla alors devenir (*pour le souverain retiré*) un événement bien ennuyeux.

Ce fut finalement le quatrième fils de l'empereur Toba – le prince impérial Masahito (雅仁親王) (1127-1192, *r.*1155-1158) né de son union avec sa première impératrice la défunte Fujiwara no Shōshi/Tamako (藤原璋子) (1101-1145) *aka* Taikenmon.in (待賢門院) – qui succéda à son frère cadet et reçut par la suite le nom posthume de Goshirakawa<sup>31</sup>. Les raisons pour lesquelles la tentative de faire accéder la jeune princesse Akiko à la dignité impériale avorta finalement nous échappent, mais la faction de Masahito semble avoir si l'on en croit le *Kojidan* été soutenue par le chancelier Fujiwara no Tadamichi<sup>32</sup> (藤原忠通) (1097-1164) qui comptait alors parmi les personnages les plus influents de la Cour. Elle n'en représente pas moins un événement historique tout à fait notable puisqu'il s'agissait là de l'unique possibilité de voir une femme accéder de nouveau au rang de *tennō* qui germât en un peu moins de quatre siècles, et surtout l'ultime chance de voir ce fait se réaliser à une époque où les empereurs japonais constituaient encore l'axe central du pouvoir politique, tout du moins pour ceux d'entre eux qui furent en mesure d'assurer dans un second temps la conduite des affaires du gouvernement en qualité de souverain retiré *insei*, une nuance qui nous permet toutefois de comprendre qu'une éventuelle accession de la princesse Akiko à la dignité impériale aurait certainement été plus formelle qu'autre chose. La situation fut cependant amenée à changer radicalement quelques dizaines d'années plus tard avec l'établissement du premier gouvernement shōgunal (ie. *bakufu*) de Kamakura qui marqua l'avènement de l'ère des guerriers et l'entrée du Japon dans sa période médiévale.

<sup>31</sup> Soixante-dix-septième souverain de la généalogie officielle. Il s'opposa par la suite à son frère l'ex-empereur Sutoku (崇徳天皇) (1119-1164, *r.*1123-1141) lors des troubles survenus au cours de la première année de l'ère Hōgen (soit l'année 1157), *Hōgen no ran* (保元の乱), qui marquèrent l'intrusion des grandes familles de guerriers Taira (平家) et Minamoto (源氏) dans les conflits de la Cour.

<sup>32</sup> (*Shinchū*) *Kojidan*, (Nouvelle édition annotée du) *Récit des événements anciens*, Asami Kazuhoki & Itō Tamami, Tōkyō, Kasama Sho.in, 2010, I-96.

Ce ne fut finalement que près de quatre siècles après cet épisode singulier, soit au cours de la première partie de l'époque d'Edo, que le Japon connût à nouveau – et pour la dernière fois de son histoire – l'accession d'une femme à la dignité impériale. Notons tout d'abord que le contexte tant politique qu'idéologique se trouvait alors fort éloigné de celui dans lequel les six souveraines de l'Antiquité furent en mesure d'accéder à ce rang : La Maison impériale fut en effet totalement dépossédée du pouvoir matériel et politique qui était autrefois son apanage par les shōgunats successifs de Kamakura, Muromachi puis Edo, et le rôle de l'empereur ne se limitait dès lors plus, à ce moment-la, qu'à une simple fonction symbolique privée de toute influence politique ou économique. Il s'agit très vraisemblablement d'une des principales raisons qui permirent donc à la jeune princesse impériale Akiko (興子内親王), seconde fille de l'empereur Gomizunoo et son épouse Tokugawa Masako<sup>33</sup> (徳川知子) (1607-1678) d'accéder à la dignité impériale après l'abdication de ce dernier le douzième jour du neuvième mois de la septième année de l'ère Kanei (soit l'année 1630). Alors âgée de huit ans, la princesse Akiko qui recevra après son règne le nom posthume de Meishō<sup>34</sup>, devint alors la plus jeune femme à accéder au rang de souverain dans toute l'histoire japonaise. Si les circonstances ayant permis son avènement sont extrêmement simples à comprendre, elle était en effet la seule prétendante possible après la disparition prématurée de son frère aîné et était de surcroît directement liée à la famille des shōguns Tokugawa qui venaient d'usurper le pouvoir après une longue période de guerre civile, les raisons de la cessation de la dignité impériale de son père sont en revanche plus délicates à cerner : Bien que l'histoire officielle fasse état d'une abdication pour des raisons de santé<sup>35</sup>, il convient tout de même de souligner que les relations entre l'empereur Gomizunoo et le shōgun Tokugawa Iemitsu étaient extrêmement tendues notamment depuis l'incident des « robes pourpres » *shie-jiken* (紫衣事件) survenu au cours de la troisième année de l'ère Kanei<sup>36</sup> (soit l'année 1627), et que le retrait de ce dernier pourrait donc éventuellement être interprété comme un moyen – en réalité le seul à sa disposition – d'exprimer son désaccord avec la politique très autocratique des Tokugawa. Le caractère très transitoire du règne de cette impératrice apparaît donc clairement dans les conditions même ayant conduit à son avènement, et sera

---

<sup>33</sup> Également connue sous les noms de Tokugawa Kazuko et Tōfukumon'in (東福門院), elle était la cinquième fille du second shōgun Tokugawa Hidetada (徳川秀忠) (1579-1632, s.1605-1623) et la sœur cadette du troisième Tokugawa Iemitsu (徳川家光) (1604-1651, s.1623-1651).

<sup>34</sup> Ce nom fut très certainement constitué à partir des noms posthumes des deux impératrices de l'Antiquité Genmei et Genshō.

<sup>35</sup> Araki Toshio explicite les raisons de l'abdication de cet empereur en soulignant en outre le fait que ce dernier exprima à trois reprises son désir de céder la charge de *tennō* avant que le *bakufu* ne finisse par accepter sa décision. Araki Toshio, *Nihon no josei tennō*, *op.cit.*, p. 161-163.

<sup>36</sup> S'étant saisi d'un lot de robes pourpres offert par la Maison impériale aux temples Daitoku-ji (大徳寺) et Myōshin-ji (妙心寺), les autorités shōgunales punirent sévèrement les moines qui refusèrent de coopérer, provoquant ainsi l'indignation de l'empereur et de l'ensemble de la Cour. Le droit d'attribuer cette distinction appartenait en réalité à cette dernière, mais le *bakufu* voulait que la liste lui soit soumise au préalable, ce que l'empereur avait oublié de faire. Cet incident s'interprète souvent comme un témoignage de la volonté du gouvernement shōgunal de limiter les relations entre la Cour et les grands temples de la capitale.

confirmé par son abdication quinze années plus tard en faveur de son jeune frère le prince impérial Tsuguhito<sup>37</sup> (招仁親王) (1633-1654, *r.*1643-1654) lorsque celui-ci fut en âge d'accéder à son tour au rang de souverain au cours de la vingtième année de l'ère Kanei (soit l'année 1643).

La dernière femme à jamais accéder à la dignité impériale au cours de l'histoire japonaise partage avec son prédécesseur Meishō les deux grandes caractéristiques marquant les impératrices de l'époque moderne : Elle peut tout d'abord être qualifiée de « souveraine non régnante » dans la mesure où elle vit le jour dans cette même période d'Edo qui fut caractérisée par un net recul de l'autorité impériale dans les affaires du gouvernement, et son règne extrêmement court ainsi que les circonstances ayant conduit à son avènement relèvent également du même caractère transitoire. C'est effectivement en raison du très jeune âge du prince impérial Hidehito<sup>38</sup> (英仁親王) (1758-1779) au moment du décès de son père l'empereur Momozono<sup>39</sup> (桃園天皇) (1741-1762, *r.*1747-1762) dont il était le successeur désigné, que la princesse Toshiko<sup>40</sup> (智子内親王) succéda à son demi-frère cadet et accéda à la dignité impériale le vingt-septième jour du septième mois de la douzième année de l'ère Hōreki (soit l'année 1762), devenant ainsi le cent dix-septième souverain de la généalogie officielle<sup>41</sup>. Elle céda finalement la dignité impériale à son neveu lorsque celui-ci fut en âge d'y accéder, le vingt-quatrième jour du onzième mois de la septième année de l'ère Meiwa (soit l'année 1770), au terme de huit années d'un règne qui ne furent marqués par aucun événement extraordinaire.

Il est toutefois intéressant de noter que si les deux impératrices de cette période moderne présentaient la même caractéristique désormais récurrente d'être des princesses célibataires au moment de leur accession à la dignité impériale, Gosakuramachi allait, à la différence de Meishō, célébrer les rites du *daijōsai* le vingt-septième jour du onzième mois de l'année suivante (1763), mais cette nuance n'a probablement rien de symbolique et s'explique en fait très simplement par les difficultés économiques rencontrées par la Maison impériale au début de la période d'Edo<sup>42</sup>. Il convient en outre de signaler que les

---

<sup>37</sup> Cent-dixième souverain de la généalogie officielle, qui sera connu par la suite sous le nom posthume de Gokōmyō (後光明天皇).

<sup>38</sup> Cent dix-huitième souverain de la généalogie officielle et connu par la suite sous le nom posthume de Gomomozono (後桃園天皇), il était le premier fils de l'empereur Momozono et de son impératrice Tomiko (富子皇太后) (?-?).

<sup>39</sup> Cent seizième souverain de la généalogie officielle, il était le premier fils et successeur direct de l'empereur Sakuramachi (桜町天皇) (1720-1750, *r.*1735-1747) et de son épouse Kaimeimon.in Sadako (開明門院定子) (1717-1789).

<sup>40</sup> Première enfant de l'empereur Sakuramachi, née de l'union de ce dernier avec une autre de ses épouses, Seikimon.in Ieko (青綺門院舍子) (1716-1790).

<sup>41</sup> Elle recevra par la suite le nom posthume de Gosakuramachi, en référence à son père le souverain Sakuramachi qui était un grand poète de style japonais.

<sup>42</sup> C'est pour cette même raison qu'un certain nombre de souverains ayant accédé à la dignité impériale à partir du XVI<sup>e</sup> siècle ne furent en mesure de célébrer ce rite dont l'organisation était semble-t-il extrêmement coûteuse : Les empereurs Gonara (後奈良天皇) (1496-1557, *r.*1526-1557), Ohogimachi (正親町天皇) (1517-1593, *r.*1557-1586), Goyōsei (後陽成天皇) (1571-1617, *r.*1586-1611), Gomizuno.o, Meishō, Gokōmyō (後光明天皇) (1633-1654, *r.*1643-1654), Gosai (後西天皇) (1637-1685, *r.*1654-1663) et Reigen

deux femmes furent inhumées dans le même temple Sennyū-ji (泉通寺) de Kyōto, comme d'ailleurs tous les autres souverains à partir de Shijō (四条天皇) (1231-1242, *r.*1232-1242). La dernière occasion de voir une femme accéder à la dignité impériale se présentera à la mort de l'empereur Gomomozono qui n'avait donné naissance qu'à une fille unique, la princesse impériale Kishin (欣人内親王) (?-?), mais le choix se portera finalement sur un descendant d'une branche cadette de la Maison impériale, l'empereur Kōkaku (光格天皇) (1771-1840, *r.*1779-1817), fermant définitivement la parenthèse des impératrices de la période moderne.

### III. Ce qu'en disent les Constitutions et les Règlements de la période Contemporaine

Les lois de succession de la Maison impériale connurent un important changement au moment de la Restauration du pouvoir impérial qui survint au début de l'époque de Meiji et marqua l'entrée du Japon dans sa période contemporaine. Des lois extrêmement précises furent alors établies pour gérer l'ensemble des questions – essentielles s'il en est – touchant au processus de transmission de la dignité impériale, et intégrées d'une part à la nouvelle *Constitution du Grand Empire du Japon* ou *Dai-Nihon-teikoku kenpō* (大日本帝国憲法) promulguée le onze février de la vingt-deuxième année de l'ère Meiji (soit l'année 1889), et de l'autre au *Règlement de la Maison impériale* ou *Kōshitsu tenpan* (皇室典範) qui vit le jour la même année et mit fin, entre autres, à la pratique d'abdication en vigueur jusqu'alors, obligeant désormais les souverains à régner jusqu'à leur mort. Concernant la question de la succession, voici de quelle façon le problème est abordé dans le premier et le second article de la *Constitution du Grand Empire du Japon*, puis dans le premier article du premier chapitre du *Règlement de la Maison impériale* consacré au problème de transmission de la dignité impériale *kōi-keishō* (皇位継承)<sup>43</sup> :

大日本帝国ハ万世一系ノ天皇之ヲ統治ス。

Extrait du premier article de la *Constitution du Grand Empire du Japon* : Le Grand Empire du Japon fut gouverné au cours des siècles par une seule lignée impériale.

皇位ハ皇室典範ノ定ムル所ニ依リ皇男子孫之ヲ継承ス。

Extrait du second article de la *Constitution du Grand Empire du Japon* : L'accession à la dignité impériale, comme il en a été décidé dans le *Règlement de la Maison impériale*, ne sera accordée qu'aux héritiers mâles descendant en ligne directe de la famille impériale.

大日本国皇位ハ祖定ノ皇統ニシテ男系ノ男子之ヲ継承ス。

Premier article du *Règlement de la Maison impériale* : La dignité impériale du Grand Empire du Japon sera accordée aux descendants mâles de la lignée masculine de la lignée impériale ancestrale.

---

(靈元天皇) (1654-1732, *r.*1663-1687) n'effectuèrent en effet pas les rites du *daijōsai*. Se référer à l'article de François Macé, *Les rites d'avènement au Japon – la création d'une tradition* paru dans la revue *Cipango*, Cahier d'études japonaises numéro 1, Institut national des langues et civilisations orientales, Paris, janvier 1992, p. 13-34.

<sup>43</sup> Ces différents articles sont cités par Araki Toshio dans le dernier chapitre de son ouvrage : Araki Toshio, *Nihon no josei tennō*, *op.cit.*, p. 184.



Il est tout d'abord intéressant de noter que la Constitution renvoie directement aux *Règlements* qui, concernant uniquement la Maison impériale, n'eurent aucunement à être promulgués de manière officielle, si bien que la valeur de ce texte ne fut pas sans soulever plusieurs interrogations : S'agissait-il uniquement d'un code de fonctionnement interne à la Maison impériale, ou bien devait-on alors considérer qu'il constituait un ensemble de lois organiques au même titre que la Constitution elle-même ? Si la seconde hypothèse sembla l'emporter dans la société de l'époque dans la mesure où le texte est bel et bien mentionné dans la Constitution, notons qu'il s'agissait alors du seul texte réglant la question pourtant si cruciale de la succession. Comme nous pouvons le constater à la lecture de ces différents articles enfin, la possibilité pour une femme de pouvoir un jour accéder de nouveau à la dignité impériale se trouva complètement bloquée d'un point de vue constitutionnel, ce qui mit corollairement un terme au débat lancé dans les premières années de l'ère Meiji quant à l'éventuelle possibilité de voir l'avènement d'une nouvelle souveraine<sup>44</sup>.

Bien que ces deux textes fondamentaux aient dû être modifiés après la défaite japonaise au lendemain de la seconde guerre mondiale, une nouvelle constitution baptisée *Constitution du Japon* ou *Nihon-koku kenpō* (日本国憲法) ainsi qu'un nouveau *Règlement de la Maison impériale* furent en effet établis le trois mai de la vingt-deuxième année de l'ère Shōwa (1947), les fondements du processus de succession impériale ne seront absolument pas modifiés par les autorités américaines qui présidèrent à la rédaction de ces textes. Penchons-nous donc sur les extraits du second article de cette *Constitution du Japon* ainsi que sur les deux premiers articles du nouveau *Règlement de la Maison impériale* qui touchent à ces questions<sup>45</sup> :

皇位は世襲のものであって、国会の議決した皇室典範の定めるところにより、これを継承する。

Extrait du second article de la *Constitution du Japon* : La transmission de la dignité impériale est une chose héréditaire, qui se fera suivant le *Règlement de la Maison impériale* établi par le Parlement.

皇位は皇統に属する男系の男子がこれを継承する。

Premier article du nouveau *Règlement de la Maison impériale* : La dignité impériale sera transmise aux héritiers mâles descendants de la lignée mâle de la Maison impériale.

皇位は、左の順序により、皇族に、これを伝える。一皇長子。二皇長孫。三その他の皇長子の子孫。四皇次子及びその子孫。五その他の皇子孫。六皇兄弟及びその子孫。七皇伯叔父及びその子孫。前項各号の皇族がないときは、皇位は、それ以上で、最近親の系統の皇族に、これを伝える。前二項の場合においては、長系を先にし、同等内では、長を先にする。

---

<sup>44</sup> Araki Toshio nous apprend en effet qu'un important débat autour de ce thème fut lancé au cours de la quinzième année de l'ère Meiji (1882). Il fut en outre publié par le quotidien *Mainichi Shinbun* (毎日新聞) entre le quatorze mars et le quatre avril de la même année. Araki Toshio, *ibid.*, p. 182.

<sup>45</sup> Araki Toshio, *ibid.*, p.187, 1.8-10 et 11-13.

Second article du nouveau *Règlement de la Maison impériale* : La dignité impériale sera transmise aux membres de la Maison impériale en respectant l'ordre de priorité qui est le suivant : (1) Le fils aîné du souverain. (2) Le petit-fils aîné du souverain. (3) Les autres descendants (*mâles*) du fils aîné du souverain. (4) Le second fils de l'empereur et ses descendants. (5) Les autres descendants de l'empereur. (6) Les frères de l'empereur et leurs descendants. (7) Les oncles de l'empereur et leurs descendants. Dans le cas où aucun prétendant ne bénéficierait de la qualification nécessaire, la dignité impériale serait transmise à la lignée la plus proche de la Maison impériale. Dans un tel cas de figure, seront privilégiés les aînés des branches aînées.

La présence systématique d'héritier mâle en ligne directe permet d'appliquer à la lettre les règlements présentés ci-dessus au cours des règnes des trois premiers empereurs de la période contemporaine que sont respectivement les empereurs Meiji (明治天皇) (1852-1912, *r.*1867-1912), Taishō (大正天皇) (1879-1926, *r.*1912-1926) et Shōwa (昭和天皇) (1901-1989, *r.*1926-1989) dont les successions s'effectuèrent sans rupture, jusqu'à l'empereur actuel Tsugunomiya Akihito dont l'accession à la dignité impériale à l'âge de cinquante-cinq ans survenue le 7 janvier 1989 marqua le début de la précédente ère Heisei. Il est par ailleurs intéressant de noter que la défaite japonaise et le vaste remaniement constitutionnel qui s'ensuivit ne changea en rien les règles de succession à la dignité impériale, et que le premier avènement de l'après-guerre répond en réalité à la même logique que les trois précédents.

#### IV. Retour sur la situation actuelle

Mais en dépit (ou à cause) de cela, et bien que la situation se trouve totalement figée d'un point de vue juridique et constitutionnel, le débat tournant autour de l'accession des femmes à la dignité impériale n'a pas manqué de revenir sur le devant de la scène et de susciter à nouveau l'intérêt des historiens comme des politiciens car il n'existait pas, jusqu'à une date relativement récente, d'héritier mâle en ligne directe possédant les qualifications suffisantes pour assurer la continuité de la succession impériale, les deux fils de l'actuel empereur retiré Akihito ainsi que ses cousins directs figurant également parmi les prétendants potentiels n'ayant en effet donné pendant près d'un demi-siècle (quarante-et-une années en réalité) naissance qu'à des filles. C'est ainsi que la venue au monde de la princesse impériale Toshinomiya Aiko (敬宮愛子内親王) (2001-) le 1<sup>er</sup> décembre 2001 ne manqua pas de raviver l'épineuse question de la succession, dans la mesure où cette dernière est aujourd'hui encore le premier et unique descendant de l'actuel empereur Hironomiya Naruhito, lequel avait été élevé au rang de prince héritier *kōtaishi* (皇太子) le jour de son 31<sup>e</sup> anniversaire le 23 février 1991, et succéda donc logiquement à son père au lendemain de l'abdication de ce dernier.

La question de savoir s'il était devenu nécessaire de réformer le système de succession impériale en vigueur actuellement se trouva donc pour un temps au cœur d'un débat extrêmement animé, le premier ministre de l'époque Koizumi Jun.ichirō (小泉純一郎) (1942-) (*pm.*2001-2006) ayant alors soulevé

l'hypothèse d'une révision de l'actuelle loi de succession par le Parlement japonais en janvier 2006<sup>46</sup>, après la publication d'un rapport de son administration soutenant l'idée d'une suppression de la clause excluant les femmes de la succession impériale. L'aboutissement d'une telle réforme aurait en toute logique placé la jeune princesse Aiko en second dans l'ordre de succession, juste après son père le prince héritier.

La proposition, très controversée dans les milieux conservateurs notamment<sup>47</sup>, fut finalement abandonnée par son successeur Abe Shinzō (安倍晋三) (1954-) (*pm.*2006-2007 puis 2012-2019) en janvier de l'année suivante (2007)<sup>48</sup>. Ce revirement s'explique en réalité très simplement par la naissance le 6 septembre 2006 du prince Akishinonomiya Hisahito (秋篠宮悠仁親王) (2006-), premier descendant mâle du second fils de l'actuel empereur régnant, le prince Akishinonomiya Fumihito (秋篠宮文仁親王) (1965-) dont la progéniture compte par ailleurs deux autres filles, les princesses Akishinonomiya Mako (眞子内親王) (1991-) et Kako (佳子内親王) (1994-). La venue au monde du premier héritier mâle descendant en ligne directe de l'actuel souverain – et qui occupe actuellement la seconde place dans l'ordre de succession après son père Fumihito – fit d'un coup disparaître la nécessité d'une révision du *Règlement de la Maison impériale*, sans laquelle l'accession d'une femme à la dignité impériale reste inenvisageable. Les possibilités de voir ce schéma se répéter une nouvelle fois dans l'histoire se trouvent donc aujourd'hui très restreintes, et disparaîtront pour un temps lorsque les actuelles jeunes princesses de la Maison impériale se verront obligées de la quitter définitivement le jour de leur mariage à l'extérieur, comme ce fut dernièrement le cas pour la troisième fille de l'actuel souverain l'ex-princesse Norinomiya Sayako (紀宮清子内親王) (1969-), devenue Kuroda Sayako (黒田清子) le jour de son mariage en novembre 2005.

La situation semble pour le moment stabilisée, et le sera encore davantage lorsque le prince Fumihito accédera officiellement au rang de prince héritier le 20 avril 2020. Notons toutefois que le titre qui lui sera accordé à cette occasion ne sera pas le traditionnel *kōtaishi* mais le titre simplifié de *kōshi* (皇子), littéralement « fils du souverain », qui lui conférera malgré toutes les prérogatives d'un prince héritier. Cette nuance pourrait sembler anodine, et s'explique en partie par le fait qu'il se trouve être non pas le descendant direct mais seulement le frère cadet de l'actuel empereur, mérite cependant malgré tout d'être soulignée. S'il n'est pas encore clairement établi, l'ordre de succession à la dignité impériale à ce jour serait le suivant : Le futur prince héritier Fumihito serait suivi de son fils Hisahito, qui serait lui-même suivi du prince Hitachinomiya Masahito (常陸宮正仁親王) (1935-), second fils du défunt empereur Shōwa et seul oncle paternel de l'actuel empereur. Le nombre relativement restreint d'héritiers potentiels risquant toutefois de rendre les *Règlements* actuels inapplicables, plusieurs solutions de repli sont envisagées dans les milieux politiques et à l'Agence Impériale elle-même. Si la restauration de l'ancien système de concubinage impérial

---

<sup>46</sup> *The Japan Times*, 2007/3/27, Yoshida Reiji.

<sup>47</sup> Les membres de la Maison impériale ne devaient en aucun cas prendre part à un débat d'ordre alors essentiellement politique, ce qui n'empêcha pourtant pas le prince Tomohito (寛仁親王) (1946-), cousin de l'actuel empereur, de s'opposer formellement à la modification des *Règlements* en novembre 2005, allant même jusqu'à proposer un retour de la pratique du concubinage qui était considérée comme un recours possible dans leur première version de Meiji. *The Guardian*, 2005/11/4, McCurry Justin.

<sup>48</sup> *The Japan Times*, 2007/3/27, Yoshida Reiji.

soutenue un temps par le prince héritier Mikasanomiya Tomohito (三笠宮寛仁親王) (1946-2012), cousin au premier degré de l'empereur actuel, semble inapplicable à de nombreux égards, il n'en reste pas moins évident de rétablir les branches latérales dites *shinnō-ke* (親王家) dans la mesure où leurs membres ont pour la grande majorité épousé des roturiers après leur démantèlement par l'occupant américain en 1947, et ne disposent donc plus de la légitimité nécessaire à l'accession au rang de souverain. La solution la plus à-même de préserver l'intégrité de la lignée impériale japonaise, qui précisons-le est la plus ancienne au monde à ce jour, pourrait donc être de permettre aux femmes de la Maison impériale de bénéficier des mêmes droits de succession que leurs homologues masculins.

Il n'en demeure pas moins que, si le premier article des *Règlements* devait être modifié pour permettre l'accession des femmes à la dignité impériale, la princesse Aiko se trouverait au premier rang dans l'ordre de succession. La question reste toutefois entièrement posée de savoir quelles circonstances, exceptionnelles ou non, pourraient conduire à un événement d'une telle ampleur.

## BIBLIOGRAPHIE

- *Fusō Ryakki* (Chronique sommaire du Japon), Tōkyō, Yoshikawa Kōbunkan, coll. *Kokushi Taikei, Grande collection de l'Histoire nationale*, volume 12 (nouvelle édition), 2007, 792 p.
- *Gishi Wajinden, Gokanjo Waden, Sōjo Wakokuden, Zuisho Wakokuden*, in. *Chūgoku seishi Nihon-den (I)* (Notices sur le Japon figurant dans les Histoires officielles chinoises (I)), ISHIHARA Michihiro, Tōkyō, Iwanami Bunkō, 1951, rééd. 1985, 169 p.
- *Ima-kagami* (Miroir de maintenant), Tōkyō, Yoshikawa Kōbunkan, coll. *Kokushi Taikei, Grande collection de l'Histoire nationale*, 2000, 498 p.
- *Ima-kagami zen.yaku* (Traduction complète du Miroir de maintenant), Tōkyō, Fukubu Shoten, premier volume 1982, 617 p. ; second volume 1983, 590 p.
- *Kojidan, Shoku Kojidan* (Récit des événements anciens, Suite du Récit des événements anciens), Tōkyō, Iwanami Shoten, coll. *Shin Nihon Kotei Bungaku Taikei, Nouvelle Grande collection de la littérature classique japonaise*, vol. 41, 2005, 986 p.
- *Kojiki* (Récit des faits anciens), édition commentée par KURANO Kenji, Tōkyō, Iwanami Shoten, 1963, rééd. 2006, 344 p.
- *Kojiki zenchūshaku* (Commentaire complet du *Kojiki*), édition commentée par KURANO Kenji, en sept volumes, Tōkyō, Sanseidō, 1973-1980.
- CHAMBERLAIN Basil Hall, *The Kojiki, Records of Ancient Matters*, Boston, Tuttle Publishing, 1981, 489 + 85 p.
- *Nihon Shoki* (Annales de l'histoire du Japon), édition commentée en deux volumes, par SAKAMOTO Tarō, IENAGA Saburō, INOUE Mitsusada, ŌNO Susumu, Tōkyō, Iwanami Shoten, coll. *Nihon Koten Bungaku Taikei (Shinsō-ban), Grande collection de la littérature classique japonaise (nouvelle édition)*,

premier volume 1967, rééd. 1993, 656 p. ; second volume 1965, rééd. 1993, 634 p.

- *Samguk Sagi, Sangoku Shiki* (Annales historiques des trois royaumes), Tōkyō, Heibonsha, premier volume, 1980, 415 p.
- *Samguk Sagi, Sangoku Shiki* (Annales historiques des trois royaumes), édition commentée en deux volumes, Tōkyō, Rikkō Shuppan, premier volume 1980, 475 p. ; second volume 1981, 885 + 54 p.
- ASTON W.G., *Nihongi, Chronicles of Japan from the Earliest Times to A.D. 697*, Boston, Tuttle Publishing, 1896, rééd. 1972, 408 + 443 + 24 p.
- ARAKI Toshio, *Nihon no josei tennō* (Les femmes impératrices du Japon), Tōkyō, Shufu to Seikatsu-sha, 2003, 200 p.
- GERNET Jacques, *Le monde chinois 1 : De l'âge de bronze au Moyen Âge*, Paris, Armand Colin, 1972, rééd. 2005, 381 p.
- HÉRAIL Francine, *Histoire du Japon des origines à la fin de Meiji*, Paris, POF, 1986, 462 p.
- LEE Ki-baik, *A New History of Korea*, trad. Edouard W. Wagner et Edward J. Shultz, London, Harvard University Press, 1984, 474 p.
- MOTOORI Norinaga, *Kojiki-den* (Tradition du *Kojiki*), édition commentée en quatre volumes, Tōkyō, Chikuma Shobō, coll. *Motoori Norinaga zenshū, Œuvres complètes de Motoori Norinaga* vol. 9-12, premier volume 1968, 558 p. ; second volume 1968, 568 p. ; troisième volume 1969, 562 p. ; quatrième volume 1974, 569 p.
- TAKINAMI Sadako, *Josei tennō* (Les femmes impératrices), Tōkyō, Shūeisha Shinsho, 2004, 237 p.